Document généré le 4 juin 2025 12:27

Brèves littéraires

Le baiser

Danielle Shelton

Numéro 72, hiver 2006

URI : https://id.erudit.org/iderudit/6287ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)
1920-812X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Shelton, D. (2006). Le baiser. *Brèves littéraires*, (72), 17–23.

Tous droits réservés © Société littéraire de Laval, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

DANIELLE SHELTON

Le baiser

« Le matin de la quatrième nuit, tu m'as embrassée. J'étais assise sur une marche de l'escalier. Toi, debout. Seules nos lèvres se touchaient. Se retrouvaient encore et encore. Mon premier baiser des bouches seules.

Le théâtre de Quat'Sous a donné une pièce de Beckett : *Pas moi*. Imagine la scène… On ne voit qu'une bouche qui verse un flot ininterrompu de mots. Une bouche jusque-là muette parle.

Tu m'as embrassée, Alex. Ma bouche jusque-là bavarde s'est tue. A vécu une vie entière en une minute. A eu le sentiment que sa destinée allait s'accomplir. »

Longtemps mon amie Loli a senti le Givenchy III. Aujourd'hui, elle porte Shalimar de Guerlain. Entre les deux, nous étions brouillées.

À une époque, Claude mon mari embaumait le patchouli. Il en arrosait les poils de son long manteau de peau de chèvre brodée. Son afghan. Ce devait être au temps où Ravi Shankar parlait à Georges Harrison le langage de la cithare. Loli ne se souvient pas du temps de cette odeur. Ni de celui plus ancien où il sentait le Brut de Fabergé.

Avec Arno, le père de mes enfants, je portais Trésor ou Poison. Selon son humeur à lui. Selon mon humeur à moi, j'aurais préféré Tribu. Ma vision de nous quatre : papa, maman, un garçon, une fille. La famille blanche type. Mais nue. Version tribale.

Avec Alex mon amant, j'ai essayé First, Venezia, Opium, Lumière. Aucun ne nous convenait.

Un samedi soir, je me suis remaquillée chez mon amie Loli. Sur sa table, des échantillons de parfum. Une attirance irrésistible pour un petit flacon ambre – presque orangé – au capuchon rouge sang. J'ai pris sans demander. Loli a trouvé que je sentais bon. Elle m'a donné le parfum.

IL BACIO de Paloma Picasso est « mon parfum d'Alex ». Mais il ne vient plus. Il ne me sentira pas. Ma peau parfumée ne déteindra pas sur la sienne.

Mon amie Loli – qui a connu l'amour à l'italienne et le meilleur carbonara – dit que IL BACIO signifie LE BAISER. Hasard ou destinée ? Le capuchon rouge du flacon a la forme d'une bouche qui embrasse. Mon parfum d'Alex évoque son baiser miraculeux de l'escalier.

Quand je m'approche d'un homme (ou vice versa), explique Loli, il me sent avant de me goûter. De son nez mille fois plus sensible que sa langue. Jamais je ne porterai ces nouvelles fragrances qui sentent la vanille, la fraise ou le caramel, voire le chocolat ! Bon pour les petites filles innocentes ! Pour une vraie femme, il faut d'inoubliables extraits de fleurs incomparables cueillies en des lieux sensuels jusqu'au sublime… Hum… un peu excessive, ma tirade, j'en conviens ! »

Je dis à Loli que je ne la trouve pas plus excessive que le prix des parfums.

« Et combien crois-tu que tu vaux ? » qu'elle me demande.

Un abîme s'ouvre.

— Ouais… si pour un homme tu as un prix, continue Loli en crayonnant des signes de dollars ($$$$), ce n'est pas assez. Quitte-le !

— Je ne suis pas comme toi…

— C'est vrai, moi, je me retourne sans douleur.

Il y a eu un homme pourtant… Red. Le guitariste qui lui a laissé des cicatrices. Je dois penser trop fort, elle regarde ses poignets.

Alex me manque. Horriblement. Merveilleusement. Déjà le deuxième matin, j'avais pensé tout haut ma peur que cela soit déjà terminé. Et lui, avait dit : « Il faut que ça commence avant de finir. »

Quatre fois les deux phares de sa camionnette blanche ont éclairé ma fenêtre. Se sont éteints. Une portière s'est ouverte et refermée dans la nuit. Une silhouette s'est avancée. Mon cœur s'est mis à battre. Si fort qu'il bat encore.

Si fort que mon amie Loli continue à m'envier. Parce qu'elle n'avait pas d'homme dans son lit cet automne-là. Et parce que tout ce qu'elle a su – comme je me l'étais promis – c'est qu'Alex est beau et fait bien l'amour. Loli a pu fantasmer tout son soûl. Imaginer à sa guise nos quatre nuits et autant de matins. En se substituant à moi…

Mais dans l'imaginaire de Loli, je n'ai pas lavé mes cheveux ce deuxième matin avec Alex. Ni mis un revitalisant à l'hamamélis. Pas dit : « J'en ai pour quinze minutes. » Il n'est pas sorti de l'eau. Je ne lui ai pas demandé le réveil pour minuter le traitement. Il n'a pas fait celui qui n'entend pas. N'a pas farfouillé dans les disques. Puis avec les premières notes du *Boléro* de Ravel, n'a pas dit : « Tu entendras la dernière note dans quinze minutes huit secondes. » Je ne lui ai pas appris qu'en 1928 – lors de la première – le boléro a été dansé par une femme. Et il n'a pas ajouté qu'il aurait aimé le danser dans le film de Lelouch. Mais qu'il ne sait pas danser. Loli ignore qu'il m'est venu cette pensée de Herman Hesse : « Tout est incompréhensible et triste au fond, bien que tout soit beau aussi. On ne sait rien… »

J'ai montré à Loli un collage que j'ai fait pour Alex. Sur un carton-échantillon d'un parfum pour homme d'Alfred Sung. Il est là en bas à gauche, avec un bouquet de roses qu'il ne m'a jamais offert. Il est là encore, de dos dans une cascade, le corps ruisselant, mains sur les hanches, la tête dans un halo de lumière bleutée. Plus bas à droite, son ombre double boit de la bière. L'image est enveloppée de feu. À l'écart dans un coin se tapit la douleur de ceux qui ont mal. La légende dit : « On ne sait pas ce qui le fait partir le plus vite. »

De l'autre côté du carton parfumé, j'ai fait un collage pour moi. Une femme en noir est assise contre une barque renversée sur une plage. Elle regarde la mer. Un bateau de pêche s'éloigne. Dans le ciel, les mots

« Vous êtes une personne différente selon l'endroit et le moment. » Une laine d'acier rouillée. Comme un témoignage sur la répression et la difficulté d'exprimer ses sentiments. Des mots : « L'angoisse – Les yeux secs et irrités – Le malentendu – Coupable peut-être – Oubliée – Nulle. » Aussi : « La tendresse fait place à la violence. » L'image agressive d'une main tenant un couteau. La même image agrandie. Un extrait d'un roman d'Alison Laurie : « Par un matin froid et venteux de février, une femme prend le vol de 10 heures à destination de Londres, suivie par un chien invisible. Le chien symbolise sa tendance à s'apitoyer sur elle-même. »

Claude mon mari me trompait. La plupart du temps avec les mannequins de Lise Watier. Il en avait sous la main. Autant qu'il en voulait. Quand j'y pense, j'entends un grincement.

Arno le père de mes enfants me trompait. Avec des femmes aux longs cheveux, aux jupes fleuries. Sans maquillage et sans parfum. « Parce qu'elles ont plus d'âme que toi » qu'il me disait. Quand j'y pense, la roue bloque.

Je suis de ces êtres passionnés. Mais pas de ces êtres qui éveillent la passion. Peut-être parce que j'ai peur de l'eau. Peur de toucher le fond du fleuve de ma vie et de ne pas pouvoir y rester pour mourir en paix. Peur de devoir essayer de remonter par réflexe et de mourir en état de panique.

Je dois éviter à tout prix de toucher le fond. Me raccrocher à quelque chose. À quatre nuits quatre

matins. À un baiser dans un escalier. À quelque chose de concret… De beau… Et espérer que ça tiendra le coup le temps qu'il faut.

Alex est parti avant – juste avant, peut-être – de me décevoir. Je revois sa main qui presse la cafetière Bodum. Lui qui ne boit pas de café habituellement est troublé par l'odeur, en aime le goût. Ses doigts tiennent la cuillère remplie de cassonade brune comme sa peau. Son t-shirt vert déformé au lavage bâille. Laisse entrevoir une bande de peau à la taille.

Je lui dis : « Tu n'es pas un objet pour moi. »

« Tu es amoureuse », qu'il me répond.

Je demande : « Et de qui suis-je amoureuse ? »

Il ne sait pas.

Je revois la nuit où Alex a dit : « Je t'aime beaucoup. »

J'ai demandé : « Que signifie ce beaucoup ? »

A répondu : « Moins qu'un simple je t'aime. » A ajouté : « Ça peut changer. Mais peut-être ne le voudras-tu plus quand je le voudrai vraiment. » A répété : « Je t'aime beaucoup. » Ai dit : « Inverse les mots. Au cas où un silence me ferait croire que le beaucoup ne viendra pas. » A dit : « Beaucoup je t'aime. » Ai dit : « Moi aussi. » Ai pensé : « Je t'aime. » Ai répété : « Je t'aime beaucoup. » A dit : « Moi aussi. » Ai dit : « Je t'aime. » Et lui : « Oh ! »

J'ai ouvert mon livre de chevet. Celui que je lisais le jour où je l'ai connu. *L'écume des jours* que je relis sans hasard. Lui ai lu en page 17 ceci : « Et, chaque fois que je lui disais quelque chose, elle répondait : "Moi aussi... ", et vice versa... Alors, à la fin, juste pour faire une expérience existentialiste, je lui ai dit : "Je vous aime beaucoup" et elle a dit : "Oh !" »

— Oh ! a dit Alex, l'expérience a encore raté.

— Oui, que j'ai répondu.

Sais-tu ce que tu fais, femme, de ton temps depuis que tu vis seule ? « Je travaille un peu. Je mange. Ou pas. De la culture surtout. Je vois mes enfants quand ils le veulent bien. Et aussi je fais l'amour. Pas avec n'importe qui. Et autant que possible pas toute seule. Avec Alex seulement. Rarement. Plus du tout. Pour le reste... »

Sais-tu ce qu'il fait Alex de son temps depuis qu'il vit seul ? « Il travaille. Il pense moins quand il travaille. Il dort dans son grand lit avec ses enfants. Quand il le peut. Le nez dans leurs beaux petits cous qui sentent bon. Et aussi il fait l'amour. Parfois avec moi. Pour le reste, je ne sais. »

Claude m'a fait mal. Arno m'a fait mal. Tellement mal. Tellement. Tellement. Ne pas y penser en cet instant. Penser à Alex. En cet instant ne penser qu'à Alex. IL BACIO.